



Annales historiques de la Révolution française

330 | octobre-décembre 2002
Provinces-Paris

Mémoires (1760-1820) de Jean-Balthazar de Bonardi du Ménil, gentilhomme normand, Paris, Honoré Champion, 2001, 904 p.

Christine Le Bozec



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/3863>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 181-183

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Christine Le Bozec, « *Mémoires (1760-1820) de Jean-Balthazar de Bonardi du Ménil, gentilhomme normand*, Paris, Honoré Champion, 2001, 904 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 330 | octobre-décembre 2002, mis en ligne le 16 avril 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/3863>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Mémoires (1760-1820) de Jean-Balthazar de Bonardi du Ménil, gentilhomme normand, *Paris, Honoré Champion, 2001, 904 p.*

Christine Le Bozec

- 1 Il s'agit d'une riche entreprise mémoriale et autobiographique, Jean-Jacques étant son maître, l'auteur, Bonardi du Ménil, n'a qu'un souci, qu'une volonté celle de se mettre, lui exclusivement, en scène. Cet ouvrage, édité et annoté par Claude Hohl a été préfacé par André Corvisier.
- 2 L'intérêt premier de cette entreprise c'est que la vie de Bonardi couvre l'ensemble de la période de transition. Celui-ci a vécu les « douceurs » de l'Ancien Régime, l'événement Révolution dont il défendit, contre son milieu, les acquis principaux, il a assisté au sacre de Napoléon, puis au retour des Bourbons. À l'évidence, il n'est pas le seul à avoir ce parcours, à suivre un si long itinéraire mais l'originalité du récit tient au fait qu'il ne fut ni acteur, ni opposant, il est au spectacle, il décrit de telle sorte qu'il devient un miroir de son époque. Ses réelles préoccupations demeurent familiales, quotidiennes et plus que tout personnelles. Il ne voit et ne raconte les événements que par rapport à son « ego » qu'il ne cesse un instant de flatter. Le fait d'accompagner un monde en transformation donne au récit un caractère exemplaire.
- 3 L'enfance de l'auteur est attendue, nous sommes au XVIII^e siècle, un père franc-maçon, bon et révérent, une mère respectée mais qui lui préfère un frère, des parents qui se séparent. Il connaît plus qu'une aisance matérielle mais n'est que de petite noblesse provinciale, il narre ses avatars avec un précepteur, c'est un enfant curieux du monde, sensible, qui lit, il se décrit généreux, d'un naturel attaché à plaire à son père et selon ses dires, ne recherche que les voies de la vertu. Il émaille son récit d'amours enfantines puis adolescentes. Il montre un réel attachement à Dieu, plus pensé que spontané. Fils des Lumières, il n'y a là rien de très singulier. Il décrit par le menu la société de sa province

normande, sa vie mondaine parisienne et provinciale, ses goûts littéraires (bien sûr Montesquieu, Voltaire, Rousseau, d'Alembert), s'enthousiasme pour la nature, s'adonne à la pastorale, alors tellement en vogue, admire la mer : « Que l'homme est petit par sa stature, mais qu'il est grand par son génie et son courage » (p. 101).

- 4 Trois citations caractérisent l'itinéraire et surtout l'évolution intellectuelle et politique du personnage : « Dès ce moment, les noms des Malesherbes, des La Chalotais ont toujours été sacrés pour moi. Et celui des D'Aiguillon et de ses pareils un objet de mépris. Madame du Barry, les seuls délices de la cour, ses principes immoraux et licencieux m'inspiraient déjà des dégoûts. Mais le roi a toujours été pour moi un être sacré à qui Dieu lui-même avoit imprimé un caractère paternel » (p. 38). Puis, p. 72, à propos de l'admiration qu'il portait dans sa jeunesse à Helvétius : « Plus tard, j'ai reconnu et j'espère avoir réfuté les erreurs funestes dont ce livre est semé. Erreurs qui nous ont fait bien du mal en démoralisant les peuples ». Enfin à propos de Voltaire et Rousseau : « Que Dieu daigne pardonner à ces deux grands hommes, en faveur de leurs bonnes intentions, tout le mal qu'ont produit leurs écrits » (p. 109).
- 5 De fait l'homme vieillissant assume les contradictions de la pensée des Lumières, celles de son milieu et de sa classe, il explique ses positions nouvelles mais ne renie pas celles de sa jeunesse, il appelle tout au long de son ouvrage au respect de l'autre, position qu'il nuance, certes, au fil des événements mais le jeune homme de 1778 a sincèrement pensé cela, l'homme des années 1820 rectifie les choses : « D'ailleurs mon caractère s'y opposait, je n'aurais jamais pu supporter d'autre supériorité que celle de la vertu, du mérite ou de la place. Quant à la naissance, je croyais valoir qui que ce fût. Je m'accuse aujourd'hui de cet orgueil qui, répandu dans toutes les classes, a été une des principales causes de la Révolution et des maux qu'elle a produits » (p. 130).
- 6 Ce jeune nobliau aisé devient militaire, en garnison à Saumur, à Metz, à Lunéville. Ce type de vie en temps de paix, en fait un oisif. Le jeu, les femmes, le duel constituent l'essentiel de ses occupations. Après son retour à la vie civile, il se marie. Désormais ses relations matrimoniales et familiales qu'il rapporte par le menu nous renvoient l'image d'un brave et généreux garçon parfois un peu nigaud. Ses réflexions souvent présomptueuses nous le révèlent candide. Force-t-il le trait ?
- 7 Dès 1789, contre l'avis de sa famille et de nombre de ses amis, il accompagne avec intérêt les débuts de la Révolution, il s'inquiète et doute lors de la fuite du roi : « Ce jour-là, il n'y eut pas de populace. Le vrai peuple se montra. C'est le seul jour où je l'ai vue » (p. 519), puis refuse d'émigrer : « Appeler l'étranger pour vous aider à envahir votre pays [...] J'aimerais mieux être pendu ici que triomphant avec vous et avec eux » (p. 520). Il ne cautionne pas l'attitude de sa femme qui assiste à des messes réfractaires, cela l'agace mais il ne peut accepter la phase radicale du processus révolutionnaire. Il manifeste alors sa peur des Jacobins, sa haine de Marat, son refus du 20 juin, du 10 août, des massacres de Septembre, redoute les Cordeliers, dénonce Robespierre, Billaud-Varenne, Barère et « Paris ce foyer de corruption et de fureur » (p. 564). À cet endroit il a atteint ses limites politiques. Les lignes qui suivent résumant sa pensée : « J'étais réellement démocrate et je le suis encore, si l'on donne ce nom à ceux qui pensent que le bien de la société tout entière, que l'avantage du plus grand nombre doit être le but des pensées, des vœux et des actions de l'honnête homme et que les classes supérieures n'existent que comme moyen de parvenir à ce but. Mais si l'on appelle ainsi ceux qui veulent que le peuple se gouverne par lui-même, je ne l'ai jamais été, je ne le serai jamais » (p. 440).

- 8 Sans adhérer à la politique girondine, il précise : « sans approuver leur système, on doit les admirer et gémir sur leur perte » (p. 568). Après avoir refusé d'émigrer une nouvelle fois, par crainte de compromettre femme et enfants, le 13 brumaire an II, il est conduit en prison. Sauvé par le 9 thermidor, il sort le 7 brumaire an III, il a vécu cette année, dans une prison dorée, entre mondanités et peurs. Après sa libération, il se retourne progressivement vers Dieu.
- 9 Après 1794, nous le retrouvons dans la peau d'un proto-notable, sa vie quotidienne privée et publique le conduit vers la notabilité telle qu'elle se met en place en France au XIX^e siècle. Ses fonctions : en l'an III, président du canton d'Argueil, en l'an IV électeur à Rouen pour l'Assemblée électorale et ce, tout au long du Directoire, même en l'an VI malgré la défiance manifestée contre les nobles après Fructidor. Il rencontre Lemonnier, le fabuliste, l'abbé Sicard, Thiessé, sa conversion religieuse est achevée en 1797-1798. Il fréquente la bonne société rouennaise, constate « le triste état de la République » (p. 738), assiste à Brumaire, résultat de « la ruse de l'abbé Sieyès, l'audace de Bonaparte, l'habileté de Lucien » (p. 739), devient conseiller de sous-préfecture, participe au Conseil d'arrondissement de Neufchâtel, est nommé notable national tel que le définit la Constitution de l'an VIII et président de canton en l'an X.
- 10 De par ses bonnes actions (il fait du bien !), grâce à la liste de ses fréquentations, aux rapports qu'il entretient avec ceux qui l'entourent, aux protections ou aux recommandations dont il bénéficie ou qu'il accorde, c'est de l'intérieur que l'on découvre une mise en place de la notabilité et parallèlement l'utilisation de cette influence locale par le régime. Puis très vite il s'interroge à propos de Bonaparte : « Doria ou Cromwell ? ». En 1802, lors de la visite du Consul à Forges, le portrait qu'il dresse de Bonaparte est peu flatteur (p. 764). Après la mort du duc d'Enghien, il se détache progressivement du Premier Consul et totalement après le couronnement impérial.
- 11 Il se dit ravi d'échapper à une sous-préfecture qui est donnée à Albitte, accepte un commandement de cohorte, puis sa notabilité est confirmée par son agrégation à l'Académie de Rouen en 1810. Il achète un remplaçant pour son fils après avoir condamné la Guerre d'Espagne qu'il juge « la plus immorale de toutes celles que nous rappelle l'histoire » (p. 807). Il approuve la « généreuse abdication de Bonaparte » (p. 829), pendant cette année « douloureuse » où il perd sa fille préférée.
- 12 Au cours des Cent-Jours, Bonardi s'inquiète d'une vive agitation pro-Napoléon à Rouen. En 1815, il défend publiquement et courageusement le régicide Pocholle, confirmant ainsi son sens de l'amitié et décide de recevoir les Prussiens sur ses terres pour éviter des tracas à « ses paysans ». De plus en plus bigot, royaliste convaincu qui se dit « modéré », il n'évoque la période 1816-1826 que très succinctement : il continue de distribuer des secours, devient juré en 1819 et condamne l'assassinat du duc de Berry. Il achève la rédaction de ses Mémoires le 24 janvier 1826. Lui qui s'était fait inoculé par Sutton à la fin du XVIII^e siècle, lorsqu'il contracte le choléra en 1832 à Neufchâtel, il refuse l'assistance d'un médecin et meurt le 25 juin 1832.
- 13 En rédigeant cet ouvrage, les événements de cette période ne servant que de toile de fond à sa mémoire, il rappelle maintes fois que son but est de mettre et de conserver ses enfants sur le chemin de la vertu. De fait il ne confère de réelle importance qu'à sa vie familiale et domestique. C'est cette volonté de se raconter en distance d'un monde en transformation, qu'il ne fait qu'accompagner, qui donne épaisseur et originalité à ses Mémoires.

- 14 Il s'agit donc d'un travail riche et révélateur qu'il serait intéressant de mettre en réseau avec d'autres Mémoires, normands en premier lieu mais aussi de provinces diverses. Enfin il faut saluer la richesse et la précision des notes.